

La trentaine bien cadrée

RICHARD RIZZA

ROMAN



Richard Rizza

La Trentaine bien cadrée

© Richard Rizza, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8842-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Partie I – Triste Paris

*« Paris s'essouffle, c'est normal qu'on s'en aille
Ville aigrie sans vibes et sans maille
Il est 5h et Paris dort toujours.
Oh ! Paris ! Paris !
Triste Paris »*

Rockin Squat – *Triste Paris* – 2010

Préambule

Le vent s'engouffrait dans ces grandes avenues bordées d'arbres masquant les néons des enseignes ; les néons des enseignes rivalisaient de créativité pour attirer l'œil des passants ; les passants, eux, s'emmitouflaient dans leurs écharpes XXL, un textile collection automne-hiver que l'on remisait volontiers au fond des placards dès que le mois de mars pointait son nez.

Ça se faufilait tant bien que mal parmi la foule, une main agrippant son col, l'autre dans la poche ou tenant son smartphone. Une foule montée sur ressort, comme excitée d'avoir trop attendu ce moment-là, celui de l'aube du week-end, celui qui fleure bon l'happy hour entre Bastille et Voltaire, entre Oberkampf et Charonne, ce moment dont on se souvient le lundi matin, quand le corps est en costume mais le cerveau encore en jogging.

Les sirènes chantaient dans cet océan de béton, des bruits qui se mêlaient au ballet incessant des voitures traversant invariablement ces grandes artères. Au loin, des couples semblaient faire fi de ces espaces trop impersonnels et s'embrassaient au pied d'un immeuble haussmannien, dans le courant d'air que les portes cochères accentuaient. L'amour est dans le frais.

De plus petites rues punctuaient les boulevards de part et d'autre, dissimulant un bureau de tabac faisant l'angle, un local d'auto-école au charme suranné ou une quincaillerie hors d'âge. Le tumulte se réduisait à mesure qu'on s'engageait dans les ruelles, laissant la place à un autre vacarme, un brouhaha nocturne. Un joyeux chahut où les verres tintaient et les rires résonnaient, où les voix s'élevaient et la musique pulsait.

Ici, dans ce quartier où l'on battait littéralement le pavé, on commençait par fêter la semaine écoulée en arrosant à la fois ses potes et son gosier. Les étudiants restaient assis là toute la soirée, faute de budget, ou rejoignaient une coloc' pas trop loin pour continuer l'apéro. Les actifs, les trentenaires, chemises cintrées et chinos slim, pouvaient rejoindre les bars à vins, les bistrots, les restaurants coréens et les concepts-stores. Privilège de cotisants.

Le rituel était immuable. Le *Chupito Bonito* était leur résidence secondaire. Max, qui travaillait dans le coin, arrivait le premier. À force de squatter le même rade, la table leur était dévolue, toujours la même : dans le coin, vue sur tout le

bar et toute la rue, le rideau dans le dos pour ne pas être pris au dépourvu. De là, le Dom Juan des temps modernes, casquette sur le crâne et Tinder dans la poche, pouvait zieuter la gent féminine à loisir. Rafael le rejoignait peu après, le front perlant de sueur l'hiver, le corps dégoulinant l'été. C'était l'occasion de retracer les événements majeurs de la semaine et d'évoquer le prochain match du PSG. Jane, encore la tête au boulot et dans le guidon, pouvait siroter son *Sex on the beach* sitôt assise, grâce au service personnalisé du garçon de café qui aurait bien voulu mettre en pratique le nom du cocktail avec sa cliente habituée. Deux verres plus tard, Slim et Iris s'atablaient enfin. Ils arrivaient à deux, main dans la main, finissant inmanquablement leur semaine de travail en même temps.

Après trois verres pour les uns et un verre pour le couple, les cinq amis descendaient la rue, laissant sur leur droite une boucherie-charcuterie dont le local était à céder depuis bien trop longtemps, un restaurant dont la terrasse débordait jusque sur les places de stationnement, et une laverie en libre-service dont les portes fermaient officiellement à 22h mais qui avait servi, à quelques reprises, de base arrière pratique pour Max et ses rencontres féminines nocturnes.

Cinq minutes de marche séparaient leur premier QG de leur spot gourmet. *Bel-Ami* attirait le regard. Son enseigne de forme ronde à néons, ses longues jardinières contenant différents types de basilic marquant la frontière avec le monde extérieur et ses guirlandes aux diodes électroluminescentes blanches faisaient tourner la tête aux passants. Mais la star, celle sur qui tous les yeux se posaient, c'était surtout sa devanture fleurie jusqu'au premier étage de l'immeuble. Elle faisait dégainer les smartphones, aussi bien des locaux que des visiteurs. Le mot ultime était lâché : la façade était *instagrammable*. Les fleurs factices s'étendaient tel du lierre sur un hôtel de campagne estampillé *Gîtes de France*, le côté authentique en moins, et changeaient selon les saisons. Chaque modification trimestrielle drainait alors son lot de curieux qui, le jour même, n'hésitaient pas à inonder les réseaux sociaux de visuels dans l'air du temps, hashtag *#flowerstagram*, hashtag *#bonnesadressesparis*, hashtag *#foodlover*.

Depuis plus d'un an, l'adresse affichait presque tout le temps complet pour le tout-venant – on savait bien entendu réserver une table pour une demande VIP de dernière minute. Un succès rencontré dès l'ouverture grâce à l'idée qu'avaient eu les propriétaires : pendant la première semaine, l'enseigne avait offert un dessert à celles et ceux qui avaient posté une story sur leur compte Instagram.

Un bouche-à-oreille peu coûteux et qui avait permis au restaurant de se faire connaître au-delà du 11^e arrondissement en très peu de temps.

C'est comme ça que Max en avait entendu parler. Les stories fleuries avaient envahi son application. Il faut dire que les comptes qu'il suivait étaient en adéquation avec la cible visée par *Bel-Ami*. Pour le dire prosaïquement : 90% du fil d'actualité de Max représentait des *Insta girls*. Des nanas entre 20 et 35 ans qui publiaient leur vie entière sur le réseau. Des photos soignées et esthétiques : visuel en contre-plongée pour admirer les dernières pompes achetées une blinde, silhouette avançant nonchalamment en souriant avec la main savamment posée sur une mèche, corps de trois-quarts et regard pensif vers l'horizon.

À force d'être inondé de la sorte par tous ces clichés, il avait suggéré cette adresse à ses meilleurs amis, lesquels, alors au milieu de leur vingtaine à l'époque, étaient disposés à élargir leur zone de confort et à faire des folies totales, comme celle d'essayer un nouveau restaurant. La tchatche de Max, son sourire et quelques allers-retours dans la laverie automatique avec une des serveuses avaient fait le reste : tous les vendredis – sous réserve qu'il n'y ait pas de demande de célébrités ou de pistonnés – le groupe aurait le droit à l'une des meilleures tables de *Bel-Ami*, le coin à la balançoire. Cette partie, enviée par tout le restaurant, se retrouvait fréquemment sur la communication du lieu. On s'y balançait nonchalamment, l'esprit vagabond, les yeux vers le lointain. On la publiait sur les réseaux, montrant à qui voulait bien le voir qu'on avait réussi à être attablé dans cette partie, tout comme Tony Parker, Caroline Receveur ou Cyril Hanouna avant nous. La balançoire inspirée de Bali était surmontée d'une inscription qui séduisait la clientèle : « *Les mots passants de Bel-Ami* ». On pouvait y écrire des jolis mots sur une ardoise et il n'était pas rare d'y voir des couples célébrer une date spéciale. L'amour est dans la craie.

Les cinq amis, eux, n'avaient écrit aucun message, et en trop grands habitués, n'avaient même pas daigné utiliser la balançoire, subissant les regards courroucés de certaines tables alentour qui auraient bien voulu s'y asseoir pour agrémenter leur compte Instagram avec fierté, hashtag *#baliswing*, hashtag *#BelAmi*, hashtag *#picofthenight*. Ils étaient bien là, comme toutes les semaines. Présence hebdomadaire obligatoire, au même titre que les *weekly meetings* dans leurs jobs respectifs. À la différence qu'ici, il n'y avait pas de boss tenant un graphique douteux à la main, pas de collègue à la voix chevrotante présentant son projet, pas de secrétaire prenant les notes de la réunion, les doigts parcourant

le clavier à la manière d'un pianiste sous cocaïne.

Et même lorsque la soirée marquait un évènement particulier, comme en ce sombre et froid vendredi de novembre, il était impensable de tester une autre adresse récemment ouverte, de se retrouver dans un autre quartier, et réfléchir à traîner dans un autre arrondissement relevait tout bonnement du sacrilège.

On fêtait ce soir les 30 ans de Max. Il n'était pas du genre à vouloir fêter ses anniversaires, mais le passage à la trentaine ne lui avait pas laissé le choix. Les appels incessants d'Iris, organisatrice en chef, avaient achevé de le convaincre de force. C'était entendu. Il sourirait sur la photo avec son gâteau devant lui, il ne sortirait pas un rond au moment de l'addition et il serait reconnaissant de son cadeau, « *merci, fallait pas, vraiment* ». On connaissait la chanson. On s'y pliait en renâclant mais on finissait par apprécier le moment. C'est comme un film qu'on avait déjà vu cent fois. On s'imaginait s'ennuyer devant les répliques cultes pour finalement se retrouver à s'essuyer nos yeux humides après avoir trop ri.

Au moment de quitter le restaurant, Max avait proposé de poursuivre la soirée ailleurs. Il avait alors fait face à des sourcils froncés, des visages grimaçants et des bâillements. Il se doutait fortement de ces réactions mais s'était offusqué pour la forme : « *Vous me laissez tout le temps seul et vous vous étonnez ensuite que je comble ce vide avec des nanas en fin de soirée* ». Pourtant, au moment de se séparer, il n'avait pas eu envie de se rendre dans une taverne surpeuplée. Ce soir, il n'était pas d'humeur pour les aventures artificielles et les réactions surjouées, pas disposé à donner le change et à devoir trouver un sujet en commun pour amener la conversation quelque part, au hasard dans son lit. La soirée lui avait laissé un goût aigre-doux, comme cette chanson de Daniel Powter « *Bad Day* ». Elle avait été bonne, les vannes s'étaient enchaînées, les rires avaient fusé, on lui avait offert un bon pour une nuit insolite en région Île-de-France et un coffret de whisky japonais. Mais il ressentait une frustration inexplicable.

Alors il avait sorti ses AirPods et dégainé Spotify. Dans les rues adjacentes, des cris venaient s'écraser contre les façades des immeubles et les moteurs des voitures faisaient office de bruit de fond. Dans les oreilles de Max, Rockin' Squat offrait une bande-son en parfaite harmonie avec le moment. La voix du rappeur appuyait sur les consonnes, lui susurrant l'idée que Paris, ville triste sans vibes et sans maille, s'essouffait. Sous la lumière orangée des réverbères, Max

continuait de marcher sans intention précise.

L'air lui piquait le nez, les phares des véhicules lui faisaient plisser les yeux. Ce soir, il rentrerait seul, souscrivant aux propos du son à 90 BPM et se demandant pourquoi il ressentait autant de cohérence dans les paroles teintées de noir.

1.

Quelques mois plus tard.

Ça lui avait fait l'effet d'une bombe. Il n'arrêtait pas d'y penser depuis lors et ne se doutait même pas qu'il en avait autant besoin. Ce soir il aborderait le sujet.

Une fois n'est pas coutume, le groupe se retrouvait directement au restaurant. Il était arrivé le premier, attablé à côté de la balançoire depuis un bon quart d'heure. Peu porté sur les soirées déguisées, Max jouait quand même le jeu. Une paire de lunettes ronde, des cheveux longs : le minimum syndical. L'essentiel n'était pas là.

Il vit arriver Rafael tout heureux, affublé d'une perruque afro et d'un gros joint en plastique.

— T'as l'air fin comme ça... Heureusement qu'on est des habitués de Bel-Ami, on aurait été mis dehors sinon, commenta Max en lui faisant la bise.

— Y'a pire, répondit Rafael, toujours avare de mots.

En roi de la soirée, Slim avait mis le paquet, des habits aux accessoires, et Iris se la jouait chic bohème. Comme à son habitude, Jane avait parfaitement répondu à l'appel du déguisement, et comme à son habitude, le look pour lequel elle avait opté lui allait divinement bien. Iris oscillait entre admiration et jalousie.

Slim avait remercié tout le monde pour l'effort vestimentaire fourni à l'occasion de ses 30 ans, appuyant surtout son regard sur Max. Fidèle à toutes les autres, la soirée se déroula entre conversations de boulot et dernières sorties Netflix. On en avait marre de son job, on était débordé au taf parce que sous-staffé, on ne pouvait plus supporter tel client à la voix improbable, on était complètement *hypé* par le nouveau Black Mirror. Au bout d'une petite heure à évoquer ces petites semaines corporato-audiovisuelles sans trop de relief, les plats arrivèrent.

Autour d'eux, le restaurant orné de faux végétaux et de barres de LED